



---

**Verushka Alvizuri, *Le savant, le militant et l'Aymara. Histoire d'une construction identitaire en Bolivie (1952-2006)*, 2012**

**Laetitia Rouvière**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rga/2075>

ISSN : 1760-7426

**Éditeur**

Association pour la diffusion de la recherche alpine

**Référence électronique**

Laetitia Rouvière, « Verushka Alvizuri, *Le savant, le militant et l'Aymara. Histoire d'une construction identitaire en Bolivie (1952-2006)*, 2012 », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], Notes de lecture, 2013, mis en ligne le 01 décembre 2013, consulté le 28 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rga/2075>

---

Ce document a été généré automatiquement le 28 avril 2019.



*La Revue de Géographie Alpine* est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

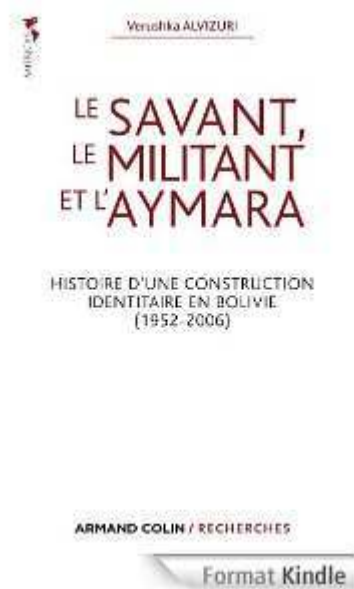
# Verushka Alvizuri, *Le savant, le militant et l'Aymara. Histoire d'une construction identitaire en Bolivie (1952-2006)*, 2012

Laetitia Rouvière

---

## RÉFÉRENCE

Verushka Alvizuri, *Le savant, le militant et l'Aymara. Histoire d'une construction identitaire en Bolivie (1952-2006)*, Paris, Armand Colin, 2012



- 1 Avec cet ouvrage, Verushka Alvizuri nous livre une analyse critique des représentations intellectuelles des pratiques sociales de la catégorie « aymara » en Bolivie. Tout en se situant dans la perspective disciplinaire de l'histoire et de l'anthropologie, l'auteure s'inscrit dans la tradition sociologique d'analyse de la construction sociale des catégories et des groupes. Elle insiste en particulier sur le rôle des discours savants dans ce processus. La principale originalité du livre tient au choix d'une entrée par les grandes figures de la pensée indigéniste puis indianiste en Bolivie et par les symboles de la revendication politique aymara. C'est ainsi par des histoires singulières et par des références iconographiques que la construction de « l'aymarité » nous est contée. L'intérêt de cette démarche se vérifie tout particulièrement dans le cas bolivien, où le premier président indien de l'histoire a été élu en 2005, symbolisant un renouveau dans le traitement politique de la question indienne en Amérique latine. Des études similaires pourraient porter sur des pays tels que le Mexique ou le Pérou, où la tradition indigéniste a également été très prégnante. Néanmoins, le processus de naturalisation de « l'indien » en Bolivie est singulier, non seulement d'un point de vue historique, mais aussi du point de vue de ses manifestations politiques. L'accès au pouvoir d'Evo Morales est emblématique de cette singularité : comme le souligne l'auteure, il est l'aboutissement du processus analysé dans cet ouvrage, plutôt que le « déclencheur » de nouvelles mobilisations identitaires.
- 2 L'analyse des discours savants et militants implique pour l'auteure une mise à distance des sources de seconde main mobilisées, auxquelles elle adresse la critique de réifier la catégorie d'aymara en l'utilisant comme une catégorie de pratique plutôt que comme une catégorie d'analyse. L'engagement social et politique de nombreux chercheurs boliviens est analysé et mis en contre-point d'une démarche scientifique qui impliquerait une certaine distanciation du chercheur vis-à-vis de son objet d'étude. La finalité des travaux boliviens sur la question indienne est bien souvent d'ordre politique, bien que ce soit leur qualité scientifique qui soit généralement primée. Ainsi X. Albo, une figure de la théologie de la libération<sup>1</sup>, est bien plus reconnu pour son travail d'anthropologue que pour la dimension idéologique et pratique de son engagement. Au travers des parcours des auteurs abordés, c'est précisément cette influence du discours savant dans la sphère politique qui est analysée, grâce à un travail ethnographique important et des sources de première main originales.
- 3 La perspective historique proposée par V. Alvizuri permet de comprendre les éléments structurels ayant contribué à la construction de l'aymarité, en questionnant la prétendue « nouveauté » des phénomènes observés. Le premier élément à souligner concerne la dimension transnationale de la construction identitaire. Si ce type de dynamique s'est généralisé depuis les années 1980 du fait de la mondialisation et de la reconnaissance des droits des peuples indigènes, V. Alvizuri montre que l'intérêt des coopérants et intellectuels étrangers pour la question indienne s'est manifesté dès les années 1950, avec un appui à l'élaboration de l'indigénisme d'Etat caractéristique de cette époque. Le second élément important concerne le rôle du katarisme dans la construction de la catégorie politique aymara. Une interprétation commune de l'indianisme bolivien présente celui-ci comme un pur produit du katarisme apparu à la fin des années 1960<sup>2</sup>. Mais l'ouvrage reflète bien le fait que la révolution de 1952 marque en fait le début de l'histoire des mouvements intellectuels qui pensent la condition indienne, dont certains s'imposent comme concurrents au célèbre katarisme.

- 4 Deux séquences temporelles se démarquent dans l'ouvrage. La période 1952-1964 renvoie à la prédominance de l'indigénisme d'état, caractérisé par « des politiques menées en faveur des indigènes, mais non dirigées par eux » (G. Aguirre Beltrán, Directeur de l'Institut Indigéniste Interaméricain, dans un discours de 1967). C'est ensuite à partir des années 1960 que des revendications indianistes et ethniques actuelles trouvent leur genèse. Le parcours de Fausto Reinaga reflète particulièrement bien le passage de l'indigénisme à un indianisme supposant notamment l'implication active des populations indigènes ou de leurs représentants dans l'élaboration des politiques qui leur sont destinées. L'auteure émet également l'hypothèse d'un transfert des *area studies* en Bolivie<sup>3</sup>, par l'intermédiaire de l'ethnohistorien John Murra, fondateur de la théorie de l'archipel vertical<sup>4</sup>, et de l'ethnolinguiste Martha Hardman qui a formé le premier linguiste « aymara », Juan de Dios Yapita. C'est ainsi que l'intérêt porté au « monde andin » s'est progressivement resserré sur le « monde aymara », ceci jusqu'à la construction du discours postcolonial aujourd'hui dominant.
- 5 « L'aymarité » contemporaine prend ainsi forme par l'intermédiaire d'entrepreneurs d'identité au profil sociologique changeant. Les intellectuels qui ont pensé la question indienne ont longtemps été des blancs, qu'ils aient été boliviens ou étrangers. Le processus de formation d'une intelligentsia aymara est un élément clé pour la compréhension de la mobilisation militante aymara. Une critique pourrait alors être adressée à la distinction établie dans la structure de l'ouvrage entre « savants » (partie I) et « militants » (partie II) : si cette distinction est principalement fondée sur la revendication de subjectivité et la critique envers les intellectuels, apparue chez les militants comme Fausto Reinaga, il faut toutefois souligner que la mobilisation du savoir peut également constituer une forme de militantisme. Le cas de l'intelligentsia aymara le démontre, les individus évoqués combinant de la manière la plus évidente les caractéristiques du « savant » et du « militant ».
- 6 Si la question de la performativité des discours étudiés reste en suspens, la dernière partie de l'ouvrage portant sur la « praxis des entrepreneurs identitaires » (partie III) amorce une analyse de la mise en pratique des revendications de reconnaissance des spécificités aymaras. C'est ainsi que le sentiment d'appartenance à une communauté et l'idée de « nation aymara » est analysée à la lumière des pratiques universitaires contemporaines, mais aussi par l'observation des symboles, emblèmes et héros, et plus largement de l'iconographie mobilisée pour la reconstruction d'une mémoire collective menant à la construction d'une nouvelle « religion civile ». Celle-ci présente l'originalité de promouvoir la reconnaissance d'une nation au sein même de la nation bolivienne, une « nation indienne », plus spécifiquement aymara, dont le potentiel mobilisateur n'a d'égal que la véhémence de ses détracteurs.

---

## NOTES

1. La théologie de la libération, portée par des jésuites convaincus par les idées d'influence marxiste, a eu un impact particulièrement marqué en Bolivie, où elle a contribué à fonder les représentations de l'indianisme contemporain.
  2. Le katarisme, en référence au leader indigène Tupac Katari qui dirigea un soulèvement autour de La Paz à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, est un courant qui a contribué à rénover le syndicalisme paysan bolivien, jusque-là allié aux régimes militaires. Ses leaders cherchent à lutter contre la cooptation des dirigeants syndicaux et à élaborer une idéologie indianiste sur laquelle s'appuyer dans les luttes. Une figure politique importante du katarisme est actuellement Felipe Quispe, à la tête du Mouvement indigène pachakuti (MIP), fondé en 2000, et ancien secrétaire général de la Confédération syndicale unifiée des travailleurs paysans de Bolivie (CSUTCB).
  3. On nomme généralement *area studies* les recherches interdisciplinaires portant sur une région géographique ou culturelle précise.
  4. Par sa théorie de l'archipel vertical, John Murra a montré qu'historiquement, les distinctions sociales et organisationnelles se réalisaient davantage en fonction des étages écologiques et de leurs usages qu'en raison de divisions linguistiques. Cf. Murra, John V., « El control vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas », in *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima, IEP, 1975.
- 

## AUTEURS

### LAETITIA ROUVIÈRE

Chercheuse associée au laboratoire PACTE, UMR5194, Université Grenoble Alpes, France  
laetitiarouviere@gmail.com